



SIGRÍÐUR HAGALÍN
BJÖRNSDÓTTIR

LA LECTRICE DISPARUE

roman traduit de l'islandais par Éric Boury



Gaïa

DU MÊME AUTEUR

L'ÎLE, Gaïa, 2018 ; Kayak, 2019, 2020.

Titre original :

Hið heilaga orð

Éditeur original : Benedikt

© Sigríður Hagalín Björnsdóttir, 2018

Publié avec l'accord de Copenhagen Literary Agency ApS, Copenhagen

Illustration de couverture : DR

© GAÏA, 2020

ISBN 978-2-84720-995-2

Sigríður Hagalín Björnsdóttir

La Lectrice disparue

• • •

roman traduit de l'islandais
par Éric Boury

Gaïa

La fonction primaire de la communication écrite est de faciliter l'asservissement.

CLAUDE LÉVI-STRAUSS,
Tristes Tropiques.

Tout homme désireux d'écrire et d'étudier ce qui est rédigé dans notre langue, que ce soient les traductions de textes sacrés, les lois, les généalogies ou tout autre savoir qu'il souhaite acquérir ou transmettre par les livres, pour autant qu'il soit suffisamment humble dans son amour de la science et préfère recevoir quelques fragments de connaissances plutôt qu'aucun, et ce, quand il aura le loisir de s'extraire à des affaires plus importantes, devra lire le traité que voici avec attention, qu'il l'améliore là où il se doit, qu'il mesure mon effort et me pardonne mes ignorances : qu'il utilise l'alphabet, noté ci-dessous, jusqu'à ce qu'il en trouve un autre qui lui agréera pleinement.

a à o ò e é e e i i o ò ø ø u ù y ÿ b B c C d D
f F g G h H l L m M n N p P r R s S t T x X p P

Premier traité grammatical,
vers 1125-1175,
extrait du manuscrit *Ormsbók*, XIV^e siècle.

Nous sommes là, ensemble, c'est la première photo qu'on a prise de nous. Nos mères sont assises sur le canapé, Júlía, élégante et gracile comme une elfe, Ragnheiður, encore ronde après sa grossesse, le regard débordant de douceur.

Cette photo glissée dans un vieux recueil de poèmes a sans doute servi de marque-page. Je la retrouve par terre dans notre ancienne chambre, on l'a oubliée dans le déménagement, la poussière s'y est déposée, elle s'est gondolée sous l'effet du froid et de l'humidité qui, comme la nostalgie, envahissent les maisons désertes que plus personne ne chauffe.

Les couleurs se sont affadies, un des coins est taché. On voit un cendrier rempli de mégots au premier plan, une bibliothèque occupe le mur à l'arrière. Nous sommes dans les bras de nos mères, l'un a d'épais cheveux blonds ébouriffés et fixe l'objectif de ses yeux sombres, l'autre, complètement chauve, grimace comme un bébé troll. La bouche entrouverte, Júlía sourit, son regard examine une zone située hors champ, comme si elle parlait à celui qui tient l'appareil. Peut-être à notre père, c'est sans doute lui qui a pris cette photo, en tout cas, elle semble concentrer toute son énergie sur ce point, sur cette personne qui se tient hors de portée de l'objectif. Le sourire de Ragnheiður est serein, tourné vers l'intérieur, on dirait que l'instant d'avant elle regardait le bébé qu'elle porte sur sa poitrine, que

le photographe lui a demandé de lever les yeux et que son sourire n'a pas eu le temps de s'effacer.

Elles sont tellement jeunes, elles ont tout juste vingt ans, et dégagent quelque chose de pur et de limpide. Elles ne semblent pas se rendre compte que leur arrangement est étrange, pas plus qu'elles ne mesurent où il nous conduira.

Nos mères étaient le nombril du monde, elles étaient le centre de gravité de nos existences, omniscientes et omnipotentes. Nous tournions autour d'elles comme deux satellites et, quelque part à la périphérie se trouvait notre père, ce soleil radieux pesant comme un trou noir, venu d'une autre galaxie.

C'était avant qu'apparaissent les mots et les lettres, avant qu'ils ne s'assemblent pour former des phrases et des histoires, d'interminables séries de caractères qui s'alignaient à l'horizon et nous encerclaient, incluant l'un, excluant l'autre.

Je lève les yeux, une partie des plaques qui recouvraient le plafond a été retirée, dévoilant le grenier et les poutres nues de la charpente, la poussière folâtre dans le rayon de soleil qui entre par la lucarne en losange du faîtage et, brusquement, tout redevient comme avant, il y a si longtemps.

Raconte-moi une histoire, petite sœur, comme lorsque nous étions enfants.

Je vais te raconter une histoire, mon frère, comme quand nous étions petits.

JOUR 1

Par une douce matinée lumineuse de la fin août, Edda s'enfuit de son domicile en abandonnant son petit garçon âgé de trois jours, endormi dans son berceau. Le policier venu interroger la famille souligne qu'il faut s'estimer heureux qu'elle ait laissé l'enfant à la maison. On a toute raison de craindre pour la sécurité d'un nouveau-né quand sa mère disparaît ainsi. Parfois, elle l'emmène sur un coup de folie.

Un coup de folie ? répète Einar. Vous croyez que ma sœur a perdu la tête ?

Le policier le toise de son regard profond et mélancolique. Il est en civil, il a vu trop de choses dans sa profession, il n'a pas réussi à se faire une carapace pour se protéger des laideurs quotidiennes qui croisent sa route.

Je vous prie de m'excuser, j'ai été maladroit. Chacun sait que l'équilibre des femmes se trouve fragilisé après l'accouchement. Votre sœur n'est pas la première à disparaître comme ça. La dépression post-partum est un phénomène assez fréquent. Je ne suis pas spécialiste, mais je crois savoir que cela va même parfois jusqu'à ce qu'on pourrait qualifier d'accès de folie, précise le policier.

Elle est peut-être simplement allée quelque part en ville ? Par exemple, à la salle de sport, et elle ne s'est pas rendu compte qu'il était si tard. Après tout, elle n'a disparu que depuis quelques heures, objecte Einar.

Júlía lui lance un regard noir. Elle veut que cette réunion de famille porte ses fruits. Elle l'a embrassé sur la joue à son arrivée, mais il était en retard, sa barbe est en broussaille, il sent le poisson et la cigarette : Júlía est furieuse.

S'il te plaît, mon petit Einar, évite d'interrompre cet homme, tonne-t-elle, il est là pour nous aider.

Les brigades de sauveteurs passent la côte au peigne fin, un avis a été envoyé à la presse : *La police de Reykjavík recherche Edda Örlygsdóttir*. Einar sait évidemment que ce n'est pas le moment de faire le malin, mais justement, il ne fait pas le malin, il sait que sa sœur est parfaitement saine d'esprit et qu'elle est enfin elle-même, pour la première fois depuis bien longtemps.

Il est en nage. Agacé, il gigote dans son fauteuil. Cette journée n'était pas censée se terminer comme ça. Il avait prévu de finir son travail, de manger avec son groupe et de se coucher tôt. Son portable avait vibré plusieurs fois dans la poche de sa veste, mais l'idée de répondre ne l'avait même pas effleuré, il avait l'impression que ce trou dans la rivière était prometteur. Le soleil réchauffait la vallée depuis des semaines, les rives embaumaient les mousses tièdes et les bruyères, il n'y avait pas beaucoup d'eau, le poisson se faisait discret. Les pêcheurs étaient descendus paresseusement vers le fond de la gorge, ils avaient lancé leurs lignes plus par acquit de conscience que par désir de faire de belles prises, leurs mouches dansaient à la surface. Puis le soleil s'était brusquement voilé, une bruine très fine avait alors arrosé le monde. C'est comme ça que c'était arrivé. La pluie avait opacifié la surface de ce trou noir et luisant, les roches alentour ne s'y reflétaient plus, Einar avait senti un frisson familier sur sa nuque.

Il avait changé de mouche, placé une petite Sunray au bout de sa ligne, l'avait lancée et laissée descendre les eaux calmes

jusqu'à percevoir un à-coup, le poisson avait immédiatement mordu, comme il l'avait prévu. Il avait relevé la canne d'un coup sec, le saumon luttait, il s'était accordé quelques instants de joie enfantine, juste quelques secondes à le ferrer, avant de tendre la canne à pêche au client à qui revenait l'honneur de ramener la prise sur la rive et de la consigner sur son registre de pêche.

Le téléphone avait à nouveau vibré, pour la cinquième fois. Il l'avait alors sorti de sa poche pour regarder le numéro et avait décroché.

Il avait du mal à entendre la voix de Júlía, gêné par le chant puissant de la rivière. À moins d'une catastrophe, ce n'était pas son genre de l'appeler lorsqu'il travaillait. Il pensa immédiatement que quelque chose était arrivé à sa mère, qu'elle avait fait un autre AVC. Mais Júlía avait continué à parler à l'autre bout du fil, il s'agissait d'Edda.

Qu'est-ce que tu dis ? avait-il hurlé pour couvrir le vacarme de la rivière. Qu'est-ce qui lui arrive, à Edda ?

On ne sait pas. Elle a disparu.

Elle n'a pas dû aller bien loin, elle vient juste d'accoucher, avait-il répondu.

Elle a laissé l'enfant ici, avait précisé Júlía, il faut que tu rentres.

Mais je travaille, je suis au beau milieu d'une rivière.

On doit absolument la retrouver. Pour une fois, nous allons devoir nous serrer les coudes. Je veux que tu rentres.

Le ton de sa voix était étrange, sa gorge semblait nouée par les sanglots. Quand elle avait raccroché, Einar avait hésité quelques instants, debout sur le rocher glissant au milieu de la rivière. Le courant comprimait ses cuissardes, le client lui avait crié de venir l'aider. Einar avait laissé échapper un juron, il était remonté sur la rive pour chercher l'épuisette, mais le saumon s'était libéré et la ligne était retombée mollement à la

surface de l'eau. Le touriste était furieux. Quel était ce drôle de guide qui restait pendu au téléphone en le laissant se débattre tout seul avec un saumon ?

Einar lui avait annoncé qu'il devait partir, il avait une urgence. Son client pouvait l'accompagner au refuge ou rester là et essayer de pêcher tout seul dans ce trou. Il était sorti de la gorge, le soleil était réapparu, l'eau scintillait au fond du ravin, la pêche était terminée pour aujourd'hui. Le refuge se trouvait sur une petite colline boisée, le bassin d'eau chaude était déjà occupé par plusieurs clients bien en chair au poitrail grisonnant. Ces touristes qui avaient déboursé des sommes folles pour pêcher le saumon devaient se contenter d'attendre dans le jacuzzi que les conditions soient propices en buvant de la bière. Einar n'avait pas pris le temps de les saluer, il était allé directement dans sa chambre, avait rassemblé ses affaires, mis ses quelques frusques, son ordinateur et son casque dans son sac de sport, feuilleté ses livres avant de les ranger, *La Pêche à la truite en Amérique*, *L'Adieu aux armes* et *Le Berger de l'Avent*. Il les avait lus si souvent qu'il les connaissait presque par cœur.

Il balança son bagage dans le coffre, enveloppa ses cuissardes dans un sac en plastique noir, démontra sa canne, rangea les moulinets et les boîtes à mouches dans la valise à pêche. Le coffre sentait le poisson à plein nez, mais le vieux Patrol en avait vu d'autres. Son moteur avait démarré en toussant puis Einar avait remonté la piste sans même jeter un œil dans le rétroviseur, concentré sur la route.

Et voici maintenant toute la drôle de petite famille assise dans le salon d'Edda. La maison est lumineuse, meublée avec goût, aussi déserte et froide qu'un iceberg et aucun d'entre eux n'y a sa place en dehors de Ragnar, le mari d'Edda. Et

évidemment Edda elle-même, avant qu'elle disparaisse il y a environ douze heures, selon la police.

Et si le pire était arrivé, se demande Einar. Si elle s'était suicidée ou si elle avait simplement décidé de ne plus participer à toute cette comédie ? D'abandonner son nouveau-né qui dort d'un sommeil agité dans le lit de bébé à côté de celui de son père, de refuser d'endosser son rôle de mère ?

Ragnar a l'air épuisé.

Le petit ne veut pas dormir, puis voilà maintenant qu'elle disparaît, soupire-t-il en pointant son index sur la famille assise dans son impeccable salon noir et blanc. Comme si tout ça était arrivé par leur faute.

Júlía, sa belle-mère, lui oppose un regard froid. Elle ne supporte pas les hommes qui se plaignent. Einar l'a toujours trouvée plutôt polie avec Ragnar, mais elle n'a plus aucune patience pour ses jérémiades en ce moment : il se croit au centre de tout, il est paumé et il pleurniche plutôt que de réagir.

Edda ne serait jamais partie comme ça sans avertir personne si elle était dans son état normal, tu peux en être sûr, lâche-t-elle, péremptoire. Elle prend dans sa main celle de Ragnheiður pour la rassurer. Assise à côté d'elle, une couverture de laine sur les genoux, Ragnheiður écoute en silence. Ses paumes étaient moites lorsqu'Einar est arrivé et lui a pris les mains en la regardant dans les yeux pour essayer de voir si elle comprenait ce qui se passait.

N'aie pas peur, ma petite maman, lui a-t-il dit. Nous allons la retrouver, c'est promis.

Il s'était incliné pour la prendre dans ses bras, maladroitement, y cherchant une protection comme il l'avait fait depuis toujours, mais Ragnheiður ne pouvait plus lui offrir le moindre refuge. Le visage déformé, le regard vide, elle était à peine l'ombre d'elle-même.

Einar les regarde, elle et Júlía, assises côte à côte, l'une est douce et désarmée sur le canapé, l'autre droite comme un piquet sur son siège, l'esprit affûté comme la lame d'un couteau : Júlía remet en place la couverture sur les genoux de Ragnheiður, elle arrange le col de son pull-over, elle s'occupe constamment d'elle, elle a toujours peur qu'elle ait froid.

Il regarde ses mères. Ses mères et celles d'Edda.

Ragnar répète ce qu'il a déjà dit : il s'est levé tôt, le petit l'a réveillé plusieurs fois pour téter puis s'est rendormi. Il est sorti du lit, il a laissé Edda finir sa nuit, s'est habillé, a bu son café puis est allé au travail pour préparer une réunion prévue dans la matinée.

Vous êtes parti à quelle heure ? demande le policier bien que connaissant déjà la réponse.

Vers six heures trente, répète Ragnar. Je suis allé au bureau, j'ai assisté à cette réunion à neuf heures et j'ai fini vers onze heures trente. Ensuite, je suis rentré, Edda n'a pas répondu quand je l'ai appelée, j'ai supposé qu'elle dormait. J'ai pris un Boost, je me suis allongé sur le canapé et j'ai été réveillé par les pleurs du petit vers une heure de l'après-midi.

Le bébé se réveille comme s'il comprenait qu'on parle de lui, il pleure d'une voix grêle dans son petit lit. Ragnar le prend dans ses bras, d'un geste maladroit. Einar ne se rappelle pas avoir vu d'aussi près un nouveau-né, il s'étonne de sa petite taille, il se dit qu'il a l'air tellement... vulnérable, comme si la vie pouvait le quitter à tout instant.

Par conséquent, elle a pu disparaître six heures avant que vous le remarquiez, souligne le policier dès que l'enfant s'est calmé.

En effet, convient Ragnar en le dévisageant de son regard bleu clair. Il a peut-être peur qu'on le soupçonne, qu'on l'accuse d'être responsable de la disparition de sa femme. S'il était

policier, Einar n'hésiterait pas à le mettre sur la liste des suspects à la vue de sa nervosité et de son air propre sur lui.

Mais c'est avant tout de sa belle-mère que Ragnar a peur. Júlía le fusille du regard, elle fait de son mieux pour se retenir, mais elle est abasourdie et la colère est toujours la première de ses armes, elle ne se maîtrise pas.

Je dois avouer que je ne comprends pas cette histoire, lance-t-elle. Je ne comprends pas comment tu as pu rentrer à la maison sans aller les voir. Tu viens d'avoir un fils, ta femme est alitée, et toi, tu manges un truc puis tu t'allonges sur le canapé au lieu d'aller vérifier que tout va bien dans la chambre ! Sans même aller jeter un coup d'œil !

Qu'est-ce que tu insinues ? Ragnar se redresse et réinstalle son fils contre sa poitrine. Tu sous-entends que je suis responsable ?

Le bébé est peut-être resté tout seul plusieurs heures durant. Il aurait pu mourir... s'étouffer ou Dieu sait quoi pendant que tu dormais sur le canapé comme un pauvre type.

Júlía est furieuse. Comme tous les autres, elle panique. Elle est encore assommée par la nouvelle, assommée par cette attente, par les coups de fil qu'elle a passés à l'hôpital, à ses amis, à ses connaissances dans l'espoir de retrouver Edda. En cette fin de soirée, tout le monde est tendu et épuisé, chacun a les nerfs mis à vif par le café puissant que distille la machine high-tech d'Edda et de Ragnar.

Le policier toussote et reprend les rênes. Il leur expose son hypothèse. Il faut absolument que chacun garde son calme, précise-t-il en fixant Júlía. Edda ne se droguait pas, mais elle a déjà eu des épisodes psychiatriques et fait une tentative de suicide. En général, on finit par retrouver les femmes comme elle déambulant, complètement désorientées, mais saines et

sauves. Elle semble n'avoir rien emporté d'autre que les vêtements qu'elle avait sur elle. Elle n'a donné de nouvelles ni à ses amies ni à ses connaissances, elle n'est pas au chalet d'été de ses beaux-parents, nous avons vérifié. Il ne faut surtout pas désespérer, ajoute-t-il. Après tout, elle n'a disparu que depuis douze heures.

Il hésite. Il réfléchit.

Vous devez garder espoir, vous soutenir les uns les autres. Dans ces moments difficiles, il faut que les familles se serrent les coudes. Discutez entre vous et prévenez-nous si des choses vous reviennent. Chaque détail compte pour les recherches, des événements passés, que tout le monde ignore en dehors de vous. Vous êtes ceux qui connaissez le mieux Edda.

Einar le regarde en fronçant les sourcils.

En effet, personne ne la connaît mieux que nous, répète-t-il. Et nous savons qu'elle va bien. Nous n'avons pas besoin de garder espoir ni d'aller fouiller dans notre histoire familiale. Le passé, c'est le passé, Edda est une adulte.

Très bien, répond le policier, nous vous préviendrons si nous avons du nouveau.

Cette réunion de famille est terminée. Júlía fixe Einar, prête à l'assassiner. Il se lève, embrasse Ragnheiður sur la joue et quitte précipitamment la maison en emboîtant le pas au policier.

Ici

Toute histoire a un début et une fin. Nous sommes allés un peu trop vite en besogne pour raconter celle-ci. Commençons plutôt par le commencement.

Je suis ici, emmitouflée dans cette couverture en laine, j'ai le regard vide et ma voix s'est tue. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, disent-ils, je suis devenue un légume, mais voyez-vous, ce ne sont là qu'apparences. Jamais ma pensée n'a été aussi claire, maintenant que je n'ai plus besoin de l'encoder en voyelles et en consonnes, en phonèmes, en propositions principales et subordonnées, en mimiques, en soupirs et en langage corporel. De la traduire en langue humaine. Je me contente d'être assise dans le rocking-chair et de regarder par la fenêtre en écoutant le poste. On a décidé pour moi que j'écouterais Rás 1, le premier canal de la radio nationale, on considère que c'est celui qui convient le mieux à une femme dans mon état. Parfois, j'aimerais bien mettre une autre station pour changer un peu, par exemple les boute-en-train de K100 ou la musique de Létt Bylgjan, mais Rás 1 est mon destin. Dédicace en chansons, Radio Reykjavík, dépression de 900 millibars. Il y a bien pire que ça pour passer le temps.

Justement, le temps est une drôle de créature. Il semble avancer et s'écouler en formant un courant linéaire et continu, mais en réalité, il s'enroule sur lui-même, rebondit par moments sur

les pierres plates d'une rivière, se suspend et reprend haleine dans les abîmes tranquilles, pourrit dans les bourbiers puis se jette du haut des falaises en cascades affolées. Parfois, on dirait qu'il refuse de se conformer aux lois de la physique et qu'il recule, en quête de son origine.

On n'est même pas sûr qu'il existe vraiment. En tout cas, pas dans le sens ordinaire que nous donnons au verbe *exister*. Des millions d'êtres humains ont vécu et sont morts sans connaître les concepts de futur et de passé, ils ont mené leur existence dans une sorte de présent perpétuel, observant les saisons défiler cycle après cycle sans avoir la moindre idée de leur place sur l'axe que nous avons ensuite créé, cet axe qui commence dans un passé immémorial et plonge vers l'inconnu.

De la gauche vers la droite.

Comme le texte que vous lisez maintenant.

Commençons donc plutôt par le commencement.

JADIS

Commençons au moment où Júlía lit un livre, assise dans un café. Sa tasse est vide, elle rassemble son courage pour aller au comptoir et demander qu'on la lui remplisse pour la quatrième fois, ce qui est gratuit, même s'il ne faut pas en abuser, se dit-elle. Elle fume cigarette sur cigarette en attendant qu'il soit onze heures et demie, que le cours de maths soit terminé, elle n'a pas vraiment envie de repartir au lycée, mais la prochaine heure est un cours d'islandais, c'est une matière qu'elle aime, et elle va rendre une dissertation dont elle est plutôt satisfaite.

Elle allume une autre cigarette. La porte du bar s'ouvre. Un homme entre et frappe ses pieds sur le sol pour les débarrasser de la neige, il le fait bruyamment, comme ceux qui ne craignent pas d'attirer l'attention. Il balaie les lieux d'un œil réjoui et aperçoit Júlía, assise dans son coin. Leurs regards se croisent, Júlía se replonge précipitamment dans sa lecture, elle essaie d'être invisible comme les jeunes femmes s'emploient à le faire quand elles ne veulent pas qu'on les remarque, elles détournent le visage et baissent la tête, la joue plongée dans l'ombre, mais elle n'a pas encore vraiment la technique, elle vient de fêter ses dix-neuf ans et elle est aussi apparente qu'une plaie béante.

L'homme s'avance vers sa table, sa tenue vestimentaire n'est pas adaptée à l'hiver. Il n'a pas de manteau, il porte un costume noir et une chemise blanche, ses cheveux blonds sont rabattus

en arrière, il tapote la neige qui s'est déposée sur ses épaules et affiche un large sourire qui dévoile ses canines.

Ça alors, dit-il, c'est bien toi ? Je peux t'offrir un café ?

Júlia désigne d'un coup de menton la tasse posée sur la table. Je viens d'en prendre un et je vais partir, répond-elle sans lever les yeux de son livre.

L'homme remonte les plis de son pantalon et s'installe à sa table puis sort son paquet de cigarettes de sa poche de chemise.

Tu lis quoi ?

Elle ne lui répond pas et fixe son livre d'un air concentré. Il baisse la tête pour regarder la couverture, *The Virgin Suicides*, dit-il, voilà qui est approprié.

Dis donc, qui t'a autorisé à t'installer ici ? répond Júlia d'une voix faible qu'elle voudrait énergique, mais qui refuse de lui obéir. Elle a tellement honte qu'elle aimerait se cacher dans un trou de souris.

Pardon, dit l'homme, je ne voulais pas te déranger. Je venais juste m'excuser pour ce qui s'est passé samedi soir.

Júlia lève les yeux, le regarde, surprise, et répond : Ce serait plutôt à moi de te présenter mes excuses.

Je n'aurais pas dû réagir aussi brutalement, plaide-t-il. Je n'aurais pas dû leur demander de te mettre à la porte. C'était inutile. Ce n'est quand même pas la fin du monde si une jolie fille essaie de te piquer ton verre.

Mais l'histoire ne se résumait pas à cet incident.

Et Júlia ne l'a toujours pas digéré. Elle était allée retrouver ses copines, elles s'étaient maquillées, avaient bu de la Nonne Bleue, le vin blanc premier prix, et du calvados, puis avaient essayé d'entrer au Kaffibarinn et au 22, mais les files d'attente devant ces deux bars étaient beaucoup trop longues et les videurs trop stricts. Elles avaient finalement réussi à se

frayer un chemin dans la file du Bíóbar en présentant des cartes d'identité grossièrement falsifiées, puis étaient descendues au sous-sol de l'établissement et avaient commandé des Pernod. Une de ses copines avait dû aller vomir aux toilettes puis rentrer chez elle, mais les autres voulaient rester plus longtemps pour continuer à boire. L'idée ne venait pas de Júlia, mais les autres l'avaient désignée pour la mettre en pratique. Elle était censée occuper un type suffisamment désespéré sur la piste de danse pendant que ses copines lui subtiliseraient son verre, et Júlia avait assez bu pour trouver la ruse excellente. Elle était allée droit vers un gars debout au comptoir, lui avait souri et avait essayé de l'entraîner sur la piste. Elle n'avait jamais été très clairvoyante avec les gens, en outre, elle était complètement ivre, mais c'était bien lui. Le poète par ailleurs cinéaste dont elle ne se rappelait plus le nom. En tout cas, il était tout sauf désespéré. Elle avait dansé contre lui, l'avait regardé dans les yeux, il n'était même pas ivre et, quand il avait vu ses copines se barrer en emportant son verre, il l'avait regardée d'un air méprisant, avait appelé le serveur et lui avait dit quelque chose qu'elle n'avait pas entendu. Elle avait essayé de s'échapper et de se fondre dans la foule, mais le serveur l'avait poursuivie jusqu'au rez-de-chaussée et l'avait remise aux videurs qui l'avaient jetée dehors comme un chiot chapardeur.

Cet homme l'avait humiliée devant tous ceux qui attendaient pour entrer dans l'établissement, rue Klapparstígur, ses amies s'étaient volatilisées et son manteau était resté à l'intérieur. Elle avait tambouriné à la porte en hurlant comme une harpie, avait frappé le battant à coups de rangers, évidemment trop fauchée pour se payer un taxi. Elle avait dû trouver quelqu'un pour la ramener chez elle et lui éviter de mourir de

froid dans la neige. Le lendemain, elle était allée récupérer son manteau qui puait encore la bière.

Et maintenant, cet homme assis à sa table dans son ridicule costume noir a l'air de trouver tout ça assez drôle. Il fume, il la toise, l'œil pétillant. Il a sans doute plus de trente ans même s'il ne semble pas si vieux.

Et il vient de lui dire qu'elle est jolie, n'est-ce pas ?

Bon, annonce Júlía en s'étirant et en le regardant droit dans les yeux, je te pardonne si tu me laisses tranquille. Console-toi en te disant que je ne suis pas près de remettre les pieds au Bíóbar. Et je vais te rembourser ton verre.

J'ai une meilleure idée, répond le poète. Permits-moi de t'inviter à déjeuner. Tu aimes les sushis ?

Júlía n'en a jamais mangé, elle imagine des morceaux de poisson cru et flasque, mais elle est affamée et n'a plus un sou en poche. Elle a toujours pensé appartenir à cette race de gens qui n'hésitent pas à prendre des décisions aussi audacieuses qu'imprévisibles, elle a soif d'expériences. Elle veut mener une existence passionnante dans les grandes métropoles étrangères, accumuler les histoires, les amants, et en acquérir une profonde sagesse, un peu comme Anaïs Nin, si ce n'est qu'elle n'est pas certaine d'avoir envie de coucher avec des femmes mariées. En revanche, elle veut bien goûter aux sushis. Et même si cet homme l'a fait mettre à la porte du Bíóbar, même s'il est assis à sa table comme si cet endroit et le reste du monde lui appartenaient, son charme envahissant pique sa curiosité.

Il lui tend la main par-dessus la table et annonce : Örlygur Jónsson.

Elle réfléchit, ferme un œil puis le toise d'un air inquisiteur.

Júlía Gylfadóttir, répond-elle en lui serrant la main. Sa paume est ferme et chaude.

C'est ainsi qu'il la ferre, qu'il l'attire lentement, mais sûrement à lui, et qu'il la prend à son propre jeu.

Voilà comment j'imagine que cette histoire a commencé.

Ils sortent sous la neige, dans cette ville si particulière qu'est Reykjavík, et qui a plutôt bien tiré son épingle du jeu pendant la guerre froide, petite, laide, mais intrépide. Quatre ans se sont écoulés depuis le moment où ses habitants ont assisté, médusés, à la chute des murs qui scindaient l'Europe, ils cherchent encore des sujets sur lesquels se disputer autres que la menace nucléaire, le marxisme ou le grand capital. Ils ont désormais le droit de boire de la bière. L'optimisme capitaliste a triomphé. Voyez, l'économie de marché fera de vous des hommes libres jusqu'à ce que les crises, les inégalités et le changement climatique aient raison de votre euphorie. C'est le Reykjavík d'avant le tourisme, la ville est déserte et grise, Björk s'apprête à installer la nation sur la carte du monde. Le Reykjavík d'avant les technologies de l'information, deux ans après l'installation des premiers câbles qui formeront la Toile mondiale, les encyclopédies ornent les bibliothèques des meilleures familles et les faits sont encore les faits, soigneusement séparés des opinions. C'est le Reykjavík des poètes, des fabricants de gnôle de contrebande et des chèques en bois.

Örlygur et Júlía traversent ensemble l'étendue de neige qui tapisse la rue Lækjargata. Elle a les cheveux coupés ras, porte des rangers et un manteau de laine qui sent mauvais, il est bizarrement endimanché, en chaussures noires à semelles lisses, il doit s'agripper à elle pour franchir les amas verglacés les plus glissants et s'en excuse, il est en train de réaliser un court métrage, explique-t-il, il a passé sa matinée à faire l'acteur, sa

chemise est d'un blanc immaculé, le col déboutonné, les flocons tombent sur sa poitrine et fondent sur sa peau claire. Elle le regarde à la dérobée, il a un joli cou, se dit-elle, et une pomme d'Adam saillante et élégante.

Le restaurant japonais rue Ingólfsstræti est aussi vide que tous ceux que compte la ville un lundi midi. Le serveur semble surpris et pas franchement satisfait de les voir arriver. Örlýgur prend à peine le temps de consulter le menu, il commande des makis, du miso et du thé vert, elle ne proteste pas et allume une cigarette pour se cacher derrière son nuage de fumée.

Alors, ma petite Júlía, demande-t-il dès que le serveur est reparti en cuisine, parle-moi un peu de toi. Qui es-tu ? Est-ce que tu as des passions ? Tu sais où tu vas dans la vie ?

De quoi je me mêle ? rétorque-t-elle. Non mais, je rêve ? Ou tu me prends pour une gamine ?

Pardon, je ne voulais pas te froisser. Je suis seulement curieux et, en général, je n'aime pas trop tourner autour du pot. Je préfère aller droit au but.

Ce n'est pas franchement mon impression. Si tu étais réellement aussi direct, tu m'aurais déjà demandé de coucher avec toi.

Elle s'étonne de sa propre témérité. Lui, il rit comme un gamin.

Il sort un paquet de cigarettes françaises, en fume une avec elle tout en monologuant. Il lui parle du film qu'il est en train de tourner, du bateau qu'il prévoit d'acheter avec ses copains. Il lui montre comment verser la sauce dans le petit récipient, y ajoute une noix de crème verte, puis y plonge le maki. Elle le goûte du bout des lèvres puis l'avale tout entier et hoche la tête, séduite, la bouche pleine de poisson et de riz.

Ils finissent évidemment par aller chez lui, dans un appartement sous les combles, rue Óðinsgata. Elle passe son doigt

sur les dos élimés des livres. Örlygur aime le surréalisme, la philosophie et les romans russes, il lui offre un café qu'il prépare dans une cafetière crasseuse, mais ils ne couchent pas ensemble. Pas immédiatement. Cela n'arrivera que plus tard, quand elle aura l'impression de l'avoir toujours connu, quand la personnalité d'Örlygur aura pris la place de la sienne, restée vide jusqu'à ce qu'il arrive pour la combler.

La neige tombe tout le mois de décembre par un temps calme et glacial. Même Reykjavík devient belle, le sel qu'on répand dans les rues ne parvient pas à la faire sombrer dans la grisaille.

Örlygur accompagne Júlía dans sa ville en la tenant par la main, ils parlent de littérature et de cinéma, elle est au centre de toutes ses attentions. Ils sont amis, dit-il chaque fois qu'il la présente à quelqu'un. "Voici mon amie Júlía", mon Dieu, comme elle déteste cette phrase !

Il l'invite à des concerts, à des fêtes organisées à l'occasion de la publication de livres et à des dîners, parfois on danse et on a droit à de luxueux buffets, parfois il n'y a que du café. Örlygur parcourt la ville en chemise blanche et en chaussures cirées, il a l'œil qui pétille et tout le monde discute avec lui, les femmes lui sourient et observent Júlía à la dérobée. Elle assure, elle est peut-être plus jeune qu'elles et pas aussi élégante, mais c'est elle qui est avec lui et lorsqu'il la regarde, elle a l'impression que ses pieds se soulèvent du sol.

Lorsqu'il la regarde, plus rien n'a d'importance, les cours de français et de latin au lycée, les bouteilles qui encombrent la table du domicile familial, les engueulades avinées, les disputes permanentes entre sa mère et son beau-père. Elle a déjà couché avec des garçons, ils l'ont besognée, les yeux brûlants de désir,

et elle croit savoir ce qu'elle fait lorsqu'elle rentre avec Örlygur, qu'elle se déshabille entièrement et s'allonge sur son lit où elle l'attend. Elle a bu trop de vin rouge, les murs de la chambre tournoient, il est en train d'écouter Tom Waits, elle l'attend un long moment, puis il passe la tête dans l'embrasure et la regarde, allongée sur le drap blanc. Il n'a pas l'air vraiment surpris.

Viens, murmure-t-elle. Il s'assied au bord du lit et la regarde sans la toucher.

Alors, ma petite Júlía, tu es donc comme ça, dit-il froidement, d'un ton entièrement dénué de douceur.

Elle se redresse, approche son visage pour l'embrasser, mais il se dérobe, il lui attrape le menton et la regarde droit dans les yeux.

N'exige pas de moi des choses que je ne saurais t'offrir, prévient-il. Puis il se relève.

Ce refus agit sur elle comme un coup de pied dans le ventre, elle suffoque et remonte la couette dont elle recouvre son corps humilié, elle attrape ses vêtements et se rhabille.

Qu'est-ce que tu me veux exactement ? Tu laisses entendre toutes sortes de choses et... finalement, tu me repousses ? À quoi tu joues ?

Il secoue la tête.

Je ne veux pas de toi de cette manière-là.

Va te faire foutre ! s'écrie-t-elle en claquant la porte. Elle rentre chez elle, avilie, bouleversée, en frappant si fort ses pieds dans la neige que des nuages de poudreuse se forment chaque fois derrière ses rangs, elle est fermement décidée à ne plus jamais offrir à Örlygur l'occasion de l'éconduire et à ne plus jamais le revoir.

Plus tard, elle essaiera de lui trouver des excuses en se convainquant qu'elle avait trop bu et qu'il n'avait pas voulu profiter de

la situation. Ce n'est que bien plus tard encore qu'elle comprendra qu'Örlygur n'est tout bonnement pas intéressé par le sexe. Il a besoin de contrôler les choses, il ne se laisse pas séduire et ne prend que ce qu'il veut.

Mais elle ne comprendra que beaucoup trop tard.

Lorsqu'elle rentre chez elle, des éclats de voix alcoolisées retentissent dans le salon. Sa mère et son beau-père ont encore bu. Elle se débarrasse de ses rangers d'un coup de pied et va dans sa chambre.

si seulement je pouvais être une goutte d'eau
si seulement je pouvais franchir la porte de tes lèvres
glisser sur ta langue
descendre jusque dans ta gorge
si tu me buvais
si je pouvais étancher ta soif

a-t-elle écrit dans un petit carnet qu'elle range dans le tiroir de sa table de chevet. Elle arrache la page et la déchire en mille morceaux puis s'allonge sur le lit et fixe le plafond en pensant à Örlygur, à son rire et à ses canines lorsqu'il sourit, à ses longs doigts et à la manière dont il s'étire quand il se sent menacé. Les larmes coulent sur ses tempes et entrent dans ses oreilles sans qu'elle en ait conscience.

Elle reste allongée trois jours, malade d'amour à en crever, sans manger ni boire, dormant par intermittence et pleurant le reste du temps.

Tu as attrapé une affreuse grippe, s'inquiète sa mère, mais Júlía lui tourne le dos et refuse de consulter un médecin.

Le quatrième jour, elle se lève, s'habille et lave soigneusement son visage gonflé par les larmes. Elle prend le bus pour

descendre en ville, monte en tremblant les marches jusqu'au quatrième étage, attend devant la porte une éternité avant de se risquer à frapper. Örlygur est chez lui, il ouvre, elle ose à peine le regarder en face, il risque de voir ce qu'elle ressent, de se rendre compte qu'elle a le cœur battant.

Je n'exige rien, annonce-t-elle, hésitante, sur le palier. Les mains plongées dans les poches de son manteau, elle a l'impression d'être nue. Tout ce que je veux, c'est être avec toi.

Il pose ses mains sur ses épaules et la regarde dans les yeux. Il est heureux de la voir.

Je ne voulais pas te blesser, s'excuse-t-il. Je ne veux pas te faire fuir. Dans tout ce que tu fais, tu mets tellement de beauté. J'ai l'impression que le monde était laid jusqu'au moment où je t'ai rencontrée.

C'est pour ça que tu m'as virée de ton lit ?

Elle essaie d'être insolente, mais la joie l'anesthésie.

Idiot, dit-il. Il lui caresse doucement la joue, lui prend le menton, le relève et l'embrasse sur la bouche en la serrant fort contre lui. Elle sent son corps sous sa chemise et à travers son pantalon. C'est un vertige. Il y a quelques semaines, elle n'était qu'une gamine. Elle a été amoureuse d'autres garçons, mais ça n'avait rien à voir avec ça. Örlygur est une tempête qui l'a projetée hors de son orbite, il l'a éjectée des espaces restreints où elle était cantonnée, le domicile familial, l'école, sa bande de copines : elle est en chute libre dans le cosmos, happée dans un maelström, il la rattrape par cette étreinte, par ce baiser, et la retient.

La mère de Júlía n'est pas franchement ravie lorsque sa fille lui annonce, peu avant le Nouvel An, qu'elle compte quitter

leur appartement en sous-sol de Langagerði et ce quartier de Reykjavík pour emménager chez Örlygur. Elle est beaucoup trop jeune, elle doit d'abord passer son bac, c'est un homme adulte qui a dix ans de plus que sa fille entêtée et insolente. Júlía est intraitable et, après quelques claquements de portes et autant de menaces, sa mère finit par accepter le fait accompli. Elle la regarde ranger ses chemises de grand-père et ses jeans dans une valise, ses livres et ses CD dans un carton.

Son beau-père ne dit rien, il se tient à l'écart. Désormais, il pourra boire tout son soûl et continuer ses monologues alcoolisés sur la politique et l'économie sans qu'elle l'interrompe ou se moque de lui.

Elle passe la Saint-Sylvestre avec eux, la soirée est paisible, ils mangent de la dinde et du *trifle*, ce dessert anglais. Sa mère et son beau-père portent un chapeau en papier, elle essaie d'oublier combien ils sont malheureux. Ils sont ivres morts avant minuit. Júlía tire quelques feux d'artifice dans le jardin avec ses frères et sœurs avant d'aller rejoindre Örlygur en ville.

Le mois de janvier passe. La réalité est comme neuve, elle se fiche de la nuit presque permanente de l'hiver, des difficultés et du manque de fric. Plus rien ne compte à part Örlygur, elle et Örlygur dans le lit déglingué à sommier d'acier où ils passent tout leur temps, où ils restent allongés jour et nuit. Ils font l'amour et dorment, ils dorment et font l'amour jusqu'à ne plus savoir où commence et finit le corps de chacun. Örlygur connaît chaque centimètre du sien, il le parcourt du bout des doigts, du bout de la langue. Le lit chantonne à longueur de journée, du matin au soir, la nuit aussi, ils n'ont besoin d'aucune autre musique.

Tu es comme une pêche, dit-il, ta peau est si douce, et tu as un goût sucré.

Il lui promet de composer un poème à sa gloire où il sera question de duvet de cygne, de cerises et de douleurs, des vers tout en profondeur. Au début, elle attend avec impatience, puis elle cesse d'attendre, il est poète, il faut que l'inspiration lui vienne et ce n'est pas le genre de chose qu'on peut exiger.

Elle est incapable de le comparer à quoi que ce soit, les mots lui manquent pour décrire ce qu'il lui fait ressentir, elle n'a pas faim, elle n'a envie de rien, sauf de lui et de cigarettes.

Le temps passe comme dans un rêve, les jours et les nuits se confondent, elle reçoit une lettre du lycée qui l'informe que ses absences trop nombreuses ne lui permettront pas de se présenter au baccalauréat. Qu'est-ce qu'on en a à foutre des cours quand on a l'amour pour tout nous enseigner ? Örlygur lui lit des poèmes et des nouvelles, lui explique la politique et la philosophie, lui montre ses films préférés sur le vieux magnétoscope du salon. Ils regardent Polanski, Truffaut, Peter Greenaway, il sourit quand elle lui parle de ses films favoris : *Diva* et *Pique-nique à Hanging Rock*, puis il se remet à lui expliquer la symbolique du *Septième sceau* et du *Chien andalou*. Elle a tant de choses à apprendre.

Il lui offre un vieil exemplaire de *Lolita*, lui parle de Véra Nabokov, épouse et collaboratrice invisible de l'écrivain, lui dit qu'elle a été à la fois son éditrice, sa relectrice et son aide de camp. Júlia se dit qu'il pense sans doute que ce serait un beau programme pour elle que de consacrer sa vie au poète Örlygur.

Mais elle n'a pas envie d'être invisible, elle veut devenir actrice.

Ils passent tout leur temps ensemble, sauf quand Örlygur doit écrire ou travailler sur son film. Ils pataugent dans la neige grise pour descendre au Café au Lait, s'arrêtent à la librairie Mál og menning, boivent un café et partagent une cigarette, chacun plongé dans son livre. Elle le regarde à la dérobée par-dessus

la couverture du sien. Il porte une chemise élimée à col Mao dont il a relevé les manches, dévoilant ses avant-bras musclés. On dirait un chef révolutionnaire, se dit-elle. Elle aurait surtout envie de le ramener à la maison et de l'allonger dans le lit plutôt que de rester assise là à essayer de comprendre quelque chose à l'*Odyssée* en rêvant d'acheter des sandwiches qu'ils n'ont pas les moyens de s'offrir.

Le rêve se dissipe dès que le soleil monte un peu plus haut dans le ciel. Le soir, Örlygur rend visite à ses amis, il va à des concerts ou à des fêtes. Il sort du lit, allume une cigarette, enfle sa chemise, l'embrasse sur le front et lui demande si elle a envie de l'accompagner, mais pas toujours. Il a besoin d'entretenir ses contacts, explique-t-il, et ils ne peuvent pas être tout le temps ensemble. Elle fait de son mieux pour ne pas le prendre trop mal quand il la laisse seule, elle est tellement plus jeune que ses amis et elle se sent toujours un peu mal à l'aise en leur présence. Aucun ne s'attend qu'elle participe aux conversations ou qu'elle manifeste son opinion.

Tu es tellement mignonne, lui glisse à l'oreille et d'une voix éraillée une des amies d'Örlygur dans une de ces fêtes. Il les aime jeunes et jolies et toi, tu es la parfaite petite punkette.

Puis elle lui tapote la tête comme elle le ferait avec une gamine. De toute manière, Júlía n'a plus envie de l'accompagner dans ces fêtes.

En avril, elle se rend compte qu'elle n'a pas eu ses règles depuis un certain temps. Örlygur garde son calme. Elle tremble comme une feuille devant la pharmacie Reykjavíkur Apótek, un papier chiffonné dans la paume. Elle ne se rappelle plus comment elle a traversé la place Lækjartorg et remonté la rue Bankastræti pour rentrer à la maison, à la fois folle de joie et de terreur.